La Vacherie

texte
et chansons

Sabadel

La Vacherie

texte et chansons

Pièce de théâtre et chansons créés et interprétés par un groupe de paysans de la région Blain-Redon

Supplément au n° 7 de « Paysans en Lutte »
Directeur de la publication MICHEL BLAISE

L'idée nous est venue d'écrire « La Vacherie » après plusieurs années de travail syndical dans le secteur de Saint-Gildas-des-Bois.

Nous avions derrière nous pas mal de réunions d'informations où nous abordions des sujets précis. Il y avait eu aussi des actions directes faites sur le terrain.

Quelques jeunes ont alors ressenti l'ennui qui planait au cours de ces réunions d'étude et ont commencé à douter de leur efficacité. En plus elles n'étaient pas compatibles avec les actions pratiques qui demandent une explication largement populaire.

Il s'est trouvé que quelques uns d'entre nous avaient lu quelques bouquins intéressants et se préoccupaient de parler d'autres choses que des seules difficultés techniques et économiques. On commençait un peu à se creuser la tête à propos de notre façon de vivre, de l'emploi du temps libre et puis aussi de savoir ce que ça veut dire que le travail ; c'est comme ça que nous avons eu fortement envie de nous exprimer.

« La Vacherie » n'a pas été la première pièce écrite. Il y a d'abord eu la chanson des « Paysans en lutte ». Elle a été écrite en août 1970 par une vingtaine de paysans de la région Blain-Redon. L'idée de « La Vacherie » est venue spontanément après, le robinet était ouvert.

C'est pendant des veillées chez l'un et chez l'autre, deux fois par semaine, pendant trois mois, que ça s'est fait. Ça se passait au coin du feu avec un coup de cidre et des châtaignes. Ce qu'on a mangé et bu et les bonnes conneries qui se racontaient avaient autant d'importance qu'autre chose. L'ambiance des veillées est bien ressortie dans « La Vacherie », surtout dans la façon de parler.

C'était chacun son tour d'écrire les idées qui sortaient et dans l'esprit qu'on tenait à garder : A savoir de parler comme on parle, de jurer comme on jure, etc. On s'est bien aperçu que c'est dans notre langage de tous les jours avec les bon dieu et les bondiou dont pas grand monde ne se prive qu'on exprimait le mieux notre vie, nos difficultés, notre volonté de nous en sortir.

A propos des bondiou et bon dieu, il y a eu des problèmes pendant la rédaction ; certains tenant fort à ne pas s'en cacher, d'autres ayant peur de choquer les gens. On s'est aperçu qu'au cours des soirées de représentation une situation où ça jure ne choque pas forcément les gens. De toutes façons on parle comme ça ! Quand un fermier apprend qu'il est mis à la porte, il ne dit pas « Ah ben zut »...

On avait vraiment envie de se retrouver et chaque soir des personnes nouvelles participaient : au total il y en a bien eu plus de 30. Pour situer l'âge, la plupart n'avaient pas plus de 30 ans. Il aurait été plus intéressant de faire ça avec des gens plus anciens aussi. Ils étaient tous du milieu rural Paysans à leur compte ou aide familiaux, à part un controleur laitier, un professeur, un chanteur et une institutrice.

Ça nous faisait beaucoup d'heures de sommeil en moins, mais nous n'avions pas du tout envie de lâcher tellement ça nous intéressait, et qu'on vivait un peu de ce coup là. Pour une fois, on était des gars et des filles, on bossait ensemble et on se fendait la gueule ; on s'emmerdait pas comme dans les bals qui sont faits, paraît-il, pour amuser les jeunes. On découvrait là qu'on pouvait vivre autrement qu'entre le travail et la télé, ou pas la télé du tout et le travail tout court.

Ça nous a donné énormément de joie. Mais pour continuer à vivre ça, il fallait laisser tomber pas mal de choses, car cette vie là, elle est à inventer tous les jours sinon, là-dedans, on peut s'encroûter aussi.

On retrouvait aussi les chansons populaires ; le copain chanteur en connaissait beaucoup ; si bien qu'assez rapidement quelques uns d'entre nous se sont dit : on peut en écrire aussi. Il y en a près d'une dizaine d'écrites aujourd'hui par les paysans.

Ce fut encore plus clair pour nous, à partir de ce moment-là que la lutte syndicale était à dépasser.

On se disait que ça ne sert à rien de revendiquer un salaire décent si c'est pour acheter la télé qui va servir à nous faire taire ; qu'il y a mieux à faire qu'à tendre sa gamelle, qu'étaient sans doute assez fausses les revendications seulement économiques qui nous coupent de la vie, que l'action syndicale même si elle est progressiste ne parvient pas, à cause sans doute de la structure, de ce qu'il y a dans le journal et puis de pas mal de choses, à faire craquer l'ennui qui pèse et dont on crève tous les jours dans les campagnes.

Bien des fois, il a été question entre nous des battages, pendant ces soirées-là ; nous retrouvions un peu la même ambiance ; la fête à la ferme, une assez grande qualité dans les rapports entre nous ; les dif-

férences d'âge qui tombent au moment d'une bonne chanson, d'une petite foirinette. Et à ce moment-là, on sent qu'on peut parler, dire ce qu'on a dans le ventre avec les mots de tous les jours. Ça fait rigoler pas mal les techniciens agricoles, ces choses-là, et ils nous qualifient facilement de primitifs, et disent, quand on parle avec eux, qu'on ne peut pas revenir en arrière. On a mesuré combien ces gens-là nous ont utilisé avec leur technique et combien ils sont souvent tarés. Ils veulent nous faire des têtes carrées de spécialistes ; et après ça ils se croient encore utiles.

L'envie de dire tout ce que nous avions sur la patate au travers de cette pièce était très fort. Il dépassait souvent la réalité que l'on vivait, si bien qu'il y a eu des choses à régler entre nous avant de les insérer dans le texte. Ça été fait dans une certaine mesure mais pas assez encore, et l'on s'est aperçu qu'il fallait d'abord vivre quelque chose avant d'en parler. Par exemple : au niveau de l'entr'aide des locations ou achats de terre. Il est très important de prendre ces décisions ensemble et pas tout seul. Et alors l'équipe veut dire quelque chose.

Il y a des difficultés entre nous vu qu'on a pas la même façon de vivre et qu'on attache pas tous la même importance à la « morale ». Nous n'avons pas tous, non plus, la même façon de voir l'agriculture et quelques-uns d'entre nous veulent tenter autre chose que de vivre tout seul sur la ferme. Faut trouver le moyen de vivre sur une ferme sans être tout le temps en train de travailler comme des cons à produire toujours plus, à investir plus, à acheter plus de terre, de matériel. Au point qu'on a même plus envie de faire autre chose, de chanter, de profiter de la vie, mais aussi de décrire sa misère ; au point qu'on ne réagit plus sauf quand on reçoit une invitation à réagir du syndicat.

Nous ne sommes pas très à l'aise face au véto, au médecin, aux autres personnages possesseurs du « savoir ». On a qu'à leur dire carrément ce qu'on pense d'eux, du travail dégueulasse qu'ils font ; et puis ça changera. Ça sera peut-être eux qui seront mal à l'aise, eux qui se font une fortune sur notre dos en quelques années.

Mais il y a une chose où nous sommes tous d'accord : dans un village, il vaut mieux qu'il y ait 4 familles de paysans avec chacun 20 ha de terre et pas les moyens d'acheter la télé, mais qui se battent ensemble et aiment se retrouver ; plutôt qu'un paysan moderne, compétitif, etc. qui ne parle que de ses vaches à 5.000, de son rendement de maïs, mais qui passe toutes ses soirées devant la télé et oublie de vous payer un coup quand vous allez le voir.

Une soirée avec « La Vacherie », c'est sûr que c'est pas ordinaire, pas théâtral du tout.

Rien à voir avec les séances de patronage qu'on a connu. On y parle un langage cru, sans manières, un langage de paysans. Et c'est gratuit.

Pas ordinaire non plus le lieu où l'on joue : un grenier, une écurie, une grange ou en plein air ; le plus souvent le soir. Ça nous rappelle des temps où on s'amusait bien. Un théâtre dans un village, dans une écurie, qu'est-ce que c'est qu'ça ? Les gens sont étonnés. C'est-y qu' ça serai fini les loisirs organisés par les gars du bourg ? Depuis quand les « couillers » sont y capables de faire quelque chose sans demander à la mafia du bourg et à ses lèches-bottes ?

Bien sûr les bistrots n'y trouvent point leur compte mais c'est point pour ça qu'on reste avec le gosier sec. On fait encore du bon cidre par chez nous ; on en porte le plein de la musette, et qu'on boit à même le goulot ; c'est qu'on attrape soif à gueuler après le marchand de vaches, le gars du Crédit et le véto.

Au début les invitations se faisaient soit par tract qu'on se donnait de main à main soit des affiches qu'on collait un peu partout. Mais c'est surtout par invitations directes que c'est le plus efficace : les paysans du coin, le père d'un des paysans qui jouent fait la tournée des fermes environnantes avec son vélo, un laitier qui accepte de porter des invitations en faisant sa tournée ; un instituteur donne la main pour sortir des tracts et les distribuer (ce qui lui vaut quelques ennuis professionnels), un responsable syndical en parle dans son usine et amène quelques ouvriers. Une seule fois, la flicaille est venue.

Au début nous pensions jouer « La Vacherie » dans les salles publiques. Quelques soirées ont eu lieu comme ça, mais on s'est vite aperçu qu'il y avait pas mal de bâtons dans les roues : M. le curé, M. le maire, le comité laïque... sont gênés. Ils ont peur de se mouiller. D'autant plus qu'il y a toujours de bonnes âmes pour dire que c'est un truc mao ou contre les curés. Tous ces braves gens oublient que

c'est ce qui se passe tous les jours sous leurs yeux. C'est à croire que ça ne leur pose pas problème.

Après ça on a compris que c'est dans les villages qu'il fallait jouer, sur les lieux de travail. Et partout, on peut le dire on a trouvé des gens formidables. Quand on pense au boulot que ça représente de nettoyer une écurie, le soir, après la traite, pour pouvoir mettre les gens à peu près comme il faut. Il fallait quand même qu'ils y croient tous ces gars-là, sans quoi ils ne l'auraient pas fait.

La soirée commence toujours en retard ! Mais le principal c'est que ça commence. Un chanteur ayant participé à la chanson « Paysans en lutte » nous chante des chansons relatant souvent des événements sociaux récents ou en cours : manifestations, grèves, prisons...

Et puis c'est « La Vacherie ».

On s' croirait chez nous ! Qui n'a pas connu son marchand de vaches, son véto, son propriétaire, son notaire, son maire... ?

C'est bien comme ça que ça s' passe, y sont tous là pour nous baiser mais à c't heure-ci on s'en avise et c'est ça qui les couillonne. On discute un couple d'heures, on vide les bouteilles, et on s'en va. Mais il y a quelque chose de changé.

Août 1971.

La Vacherie

texte

Le fermier regarde sa paye de lait.

PAYSAN 1. — V'là la paye du lait qui vient d'arriver.

SA FEMME. — Ça a dû augmenter depuis le mois dernier ?

PAYSAN 1. — Voyons, 190.000 francs ; on ne va pas aller nager bien loin avec ça.

FEMME. — T'as pourtant été à la manifestation à Pontchâteau. Ça n'a pas changé grand'chose.

PAYSAN 1. — T'as sûrement raison.

FEMME. — La prochaine fois, on ira. Quand y a pas de sous à la maison qui c'est qui se débrouille ?

PAYSAN 1. — Qu'est-ce que tu irais foutre à traîner tes bottes là-bas ?

FEMME. — On verra bien, mais dans le moment, le prix du litre de lait est-ce qu'il est. 47 francs. On nous avait bien promis cinquante-cinq.

PAYSAN 1. — 38 grammes de matières grasses ! La dernière fois on avait 40. De plus, ils nous baisent peut-être encore sur la matière grasse ; avec tout ça faut pas s'étonner si le directeur de la laiterie se paie des chevaux de course.

FEMME. — Et Madame fait la belle pendant que sa petite bonne s'esquinte au boulot. La vie augmente, ça n' la dérange pas beaucoup, elle ! Ces gens-là, ça n' les gêne pas beaucoup. Leurs bénéfices augmentent avec la vie chère.

PAYSAN 1. — On a pourtant 3 vaches de plus que l'année dernière ! et on arrive pas mieux. Y' a vraiment quelque chose.

FEMME. — Tiens on dirait Picsou, le marchand de vaches, qu'arrive.

PAYSAN 1. — On pourrait peut-être voir pour acheter une génisse. On ne tire pas trop de lait en ce moment, et on a de la nourriture.

FEMME. — Et pour le payer ?

PAYSAN 1. — On vient d'avoir la paye de lait : 190.000 F. Ça pourrait aller.

FEMME. — Et avec quoi on va vivre pendant un mois ?

PAYSAN 1. — Il va y avoir les allocations.

FEMME. — Heureusement que les gosses sont là !

PAYSAN 1. — Et on pourra demander un acompte sur la paye du lait du mois prochain.

FEMME. — Et le forgeron qui n'est pas payé ; et l'entrepreneur !

PAYSAN 1. — Lève les bras avec impuissance.
Le marchand de vaches arrive : il a le nez crochu, il crache partout.

MARCHAND. — T'as ramassé un beau tas de betteraves, c'est bien ça ; de belles betteraves dis-donc !

PAYSAN 1. — Oui, mais j'aurais pu faire mieux ; j'ai vu de meilleures années. Oh, je devrais en avoir assez surtout que j' n'ai pas tellement de bêtes !

MARCHAND. — T'as pas de veaux, dis t'as pas de veaux ? Y sont recherchés en ce moment.

PAYSAN 1. — Tu dis ça parc' que tu sais bien q' j' n'en ai pas.

MARCHAND. — Tiens, tu dis qu' t'as trop de nourriture. J'ai une bonne affaire là, une bonne vache a son troisième veau. 20 litres au départ garantis. Elle est à vêler dans 2 mois. Je te la garanti ; elle fait son bidon ; elle fait son bidon.

UNE VOIX (*dans l'assitance*) : un bidon de 2 litres, oui.

MARCHAND. — Faut pas les écouter, y sont là pour te monter la tête.

PAYSAN 1. — Je préfèrerais une génisse ; tu n' pourrais pas me trouver ça ?

MARCHAND. — Une génisse, une génisse. Je n'ai pas de génisse. Mais cette vache, je te jure que tu en s'ras content.

FEMME. — Tu t'es fait assez baiser avec ces sacrées vaches, fais attention...

UNE VOIX. — Combien as-tu fait de bénéfice avec la vache que tu as vendu à la veuve Durand ?

MARCHAND. — Toi, ça va, t'occupe pas de me faire la morale. Tu ferais mieux d'aller à la messe, bondiou de communiste ; va donc à Moscou tête d' fou ! Oh mais, c'est pas la peine d' me prendre par la gueule, j'ai autant d'instruction qu'un autre !
(*Se tournant vers le paysan.*) Ecoute, j'en ai vendue une à Desbois. T'as qu'à lui demander s'il est pas content.

PAYSAN 1. — Oui ptêt bien, mais j'aimerais mieux une génisse quand même.

MARCHAND. — T'es vraiment têtu. Tiens écoute, cette vache, elle est dans mon camion. Ça ne te coûte pas grand'chose de jeter un coup d'œil dessus. T'as qu'à la regarder. Regarde-moi ce pis là ! Allons ma belle, tourne-toi. T'as qu'à la tâter...

PAYSAN 1. — Oui, c'est vrai ; elle promet !

FEMME. — Promet, promet du boulot plutôt qu'aut' chose !

MARCHAND. — Oh, vous n'êtes pas une famille de faignants, hein Alfred ! elle est bien plaisante, regarde le cuir, t'as qu'à voir, t'as qu'à regarder. J'aimerais pas la placer n'import' où cette vache ; chez toi, elle s'ra bien soignée.

PAYSAN 1. — Et pourquoi qu'on t' l'as vendue ? Quand on a une bonne vache, on s' la garde.

MARCHAND. — Ah ! On a besoin d'argent quelquefois, tu comprends, tu comprends t' as qu'à t' mettre à sa place...

FEMME. — A qui donc tu l'as achetée cette vache là ?

MARCHAND. — (*sans répondre à la femme.*) Tu m' connais, t' as qu'à m' croire.

PAYSAN 1. — Elle a quand même l'air défaite pour une vache de 5 ans ; elle a un cul à chier dans une bouteille.

MARCHAND. — Tu n'en trouveras pas d' comm' ça sur le marché. T' as qu'à voir la dent.

P3 °3« 1. — A combien tu la mets, ta bique ?

MARCHAND. — Une bique comme ça, t'aimerais bien l'avoir dans ton écurie. 230 - 230 - 230. Tu n' s'ras pas volé !

FEMME. — A c' prix là, on n'a plus qu'à manger des patates avec du lait.

PAYSAN 1. — Pour c' prix là, c'est au moins une vache inscrite ?

MARCHAND. — Une vache inscrite ? T'es pas fou. Inscrite où ? Sur un bout de papier ? Ces papiers là, ça n' vaut pas grand'chose ; c'est la bête qui compte. Et de toutes façons, j' te la garantie ; t' as qu'à m' croire.

(*et le marchand critique un gars du coin, syndicaliste si possible qui va acheter ses vaches en Hollande ou à la coopérative.*)

PAYSAN 1. — Ah non ! tu vas un peu fort, c'est tout d' même trop cher, c'est bien trop cher.
(*à part*) *Faudra bien qu'il en rabatte un peu !*
(*au marchand*) Vous y allez un peu fort pour une vache d'âge.

MARCHAND. — J' te reprends le veau après ; un beau mâle, peut' faire 45.000 ; ça t' la ramène à... voyons... 230 moins 45...

PAYSAN 1. — Ouais, 185.

MARCHAND. — Ah, mais c'est qu' tu comptes vite. Qui c'est qui t'a monté la tête comme ça ?

PAYSAN 1. — Je compte assez bien pour voir qu' t'es un voleur. 200 ça ferait bien assez. De toutes façons, j' peux pas faire plus.

MARCHAND. — Tu dis bien, tu dis bien. La vie n'est pas facile ; regarde mon camion : 2 millions. Il a bien fallu qu' j'aille au Crédit Agricole pour l'acheter, moi.

UNE VOIX. — Tu prêtes à 8 % et tu empruntes à 4 %.

MARCHAND. — Eh dis donc, barbouillou, qui qu' t'en fait d' la liberté, communiste ! Va donc faire ton boulot au lieu d'aller à Orvault labourer l' champ des autres. T'es pas encore en prison ? Non de diou de faignant, d' faignant.
(*au paysan.*) Et les impôts ? Ah mon pauv' gars ! T'aimerais p'têt mieux aller les chercher en Hollande ? Regarde l'autre là-bas, tu sais, Brétécher, il en a une qu' a crevé ; ça lui en fait 3 !

FEMME. — Tu n'as pas l'air misérable, t' es gras comme un cochon. T' es plus gras qu' ta vache.

MARCHAND. — J'ai la place à 225. Je la ramène. J' la garde pour moi. De toutes façons, on s'est toujours bien arrangé ; bien rare si on y arrive pas cette fois-ci.

PAYSAN 1. — Oui, je veux une génisse ; et pas n'importe quoi encore.

MARCHAND. — T'es têtu, des génisses, dans le moment, y en a pas. Qu'est-ce que tu veux que j' te dise : Y' en a pas, y' en a pas ! J'y peux rien, moi. J' t'offre une vache... je l'a déjà dit : elle fait son bidon... et l' prix, c'est l' prix. Ecoute, on s' connaît depuis longtemps. J' suis pas à quinze jours près... tu m' donnes un acompte et le reste, on verra. Quand tu l'auras, l' veau. Allez, à 220 ; mais pas plus bas, t' as qu'à m' faire confiance.

PAYSAN 1. — Si elle fait un bon veau, j' te la paye 215 ; et je dis bien, à condition qu'elle me fait un bon veau.

FEMME. — C'est pourtant une génisse que tu voulais...

MARCHAND. — 215, bon. Marché conclu. De toutes façons je bouffe de l'argent, mais t' es un copain, t'occupe pas, laisse-la vêler et après on verra. On s'entendait bien avec ton père, y a pas d' raison qu' ça s'arrête. T'es pas plus con qu'un autre. Allez, tiens, la corde par dessus le marché, et vous allez bien dire encore qu'on vous baise !

(A part) : De toutes façons, elle est pourrie. Le paysan et sa femme sont à regarder la vache ; le marchand est parti.

FEMME. — Il t'a bien eu, picsou. Y t'a encore fourré une vache. Elle ne m'inspire pas confiance... En plus elle a l'air nerveuse.

PAYSAN 1. — Elle est nerveuse parce qu'elle a changé d'étable ; elle promet quand même, si elle pouvait nous faire un bon veau et nous donner 4.000 litres de lait, on retomberait quand même sur nos pattes ; et puis, tu sais bien qu'y disent qu'il faut investir pour s'en tirer.

FEMME. — S'en tirer, s'en tirer, on aura toujours la peine de bonne.

Un mois et quinze jours après l'achat de la vache par le paysan, la vache est malade et s'apprête à vêler quinze jours avant terme. La bonne vache du marchand de bestiaux pourrait bien amener de gros pépins au paysan et sa femme. Comme le vêlage s'annonce difficile, le paysan a fait appeler le véto.

Il a aussi demandé à deux de ses voisins de venir lui donner un coup de main ; les deux voisins arrivent avant le véto. L'un des deux est un peu canné ! En attendant, on boit un coup en discutant...

⁂

PAYSAN 3. — Du sale boulot qu'on va avoir à faire.

PAYSAN 2. — Oui, on dirait bien que tu t'es fait baiser avec cette vache, une saloperie...

PAYSAN 1. — Je me suis fait avoir ; j'aurais voulu acheter une génisse et il a réussi à me fourrer une sale vache. Soit que le marchand s'est trompé sur la date du vêlage ou qu'elle va avorter.

PAYSAN 2. — Une génisse ? J'en ai vendue une justement à Picsou ; et tu sais il me l'a pas payée bien chère : 180.000 francs. — Mais que veux-tu, j'avais besoin d'argent.

PAYSAN 1. — Tu dis bien, mais j'aurais pu te la payer directement.

PAYSAN 2. — C'est trop couillon, on ferait bien mieux de s'arranger entre nous plutôt que de passer par cette bande de voleurs.

PAYSAN 1. — Mais ils ont de l'argent pour acheter du terrain. La génisse, j'aurais bien pu te l'acheter, mais je n'aurais pas pu te la payer directement et tu viens de me dire que tu avais besoin d'argent. Toi non plus, tu n'aurais pas pu attendre quinze jours !

PAYSAN 3. — C'est comme ça, on vit côte à côte, mais on ne se parle pas assez. On préfère faire confiance au marchand de bestiaux, et puis, qu'est-ce que tu veux, c'est une habitude.

PAYSAN 2. — J'ai l'impression de faire un cadeau lorsque je vends une bête à un voisin.

PAYSAN 3. — Si on continue comme ça on sera toujours baisé.

PAYSAN 2. — Les marchands de bestiaux, ils ont de l'argent pour payer comptant.

PAYSAN 1. — Ils en ont aussi pour acheter de la terre ; nous pas !

PAYSAN 2. — Ils boivent bien, ils ne se salissent pas la gueule avec n'importe quoi.

PAYSAN 1. — Et tout ça en nous couillonnant. Putain de bordel, il ne manquerait plus que ça, que ma vache aurait la brucellose ; pas assez de la tuberculose qui est passée dans mon étable y'là deux ans.

PAYSAN 3. — Tiens, voilà, le véto.

⁂

Le véto entre et dit bonjour.

VÉTO. — Que se passe-t-il ? Qu'a-t-elle donc cette vache ?

PAYSAN 1. — (*de mauvaise humeur*). — On vous a demandé pour un vêlage, et puis ça se présente mal ; ça fait une demi-heure qu'on tire dessus.

VÉTO. — Vous auriez dû me prévenir plus vite ; vous avez bien vu qu'elle était malade. Faut pas hésiter, voyons ! Dès que vous voyez que votre vache est un peu malade, prévenez-moi. Vous économiseriez à me prévenir plus tôt. Depuis quand est-elle malade ?

PAYSAN 1. — J'ai vu que ça tournait pas rond dès ce matin, mais comme elle n'était pas à terme, je ne me suis pas tracassé.

VÉTO. — Ah ! Elle n'est pas à terme. Vous savez, on a mis beaucoup d'avortements sur le compte de la brucellose, mais, vous savez, les quatre cinquième des avortements sont dus à la salmonellose. J'ai pourtant bien dit à mes confrères ..

PAYSAN 1. — De la merde pour vos confrères, occupez-vous de ma vache.

VÉTO. — Combien elle a fait de veaux cette vache ?

PAYSAN 1. — On m'a dit que c'était son troisième.

VÉTO. — Dans ce cas elle présente certainement des troubles du métabolisme, il faudra que je revienne pour lui faire un gluconate de calcium dans les jours à venir.

PAYSAN 2. — Gluco - glucon - gluconate... tu m' saoule avec tes grands mots. Aujourd'hui, tu fais le veau.

VÉTO. — Oh vous savez, dans ces choses-là, il faut prendre le temps de voir l'état de la bête. Vous êtes tous pareils, dès que vous voyez les pattes vous vous énervez beaucoup trop. Le veau n'est pas en danger mais son état dépend de celui de la mère. Il faut bien que je voie ce que je dois lui faire : il faut lui soutenir le cœur.

PAYSAN 1. — Il va falloir voir à s'y mettre...

VÉTO. — Je vais lui faire une piqûre. Vous, préparez-moi de l'eau et du savon ; de l'eau bien chaude et un torchon aussi. (*Il fait la piqûre et écrase l'ampoule sous ses pieds.*)

PAYSAN 2. — Qui-que-t'as à tout le temps écraser tes ampoules sous tes pieds ? C'est-y qu' t'aurais peur qu'on voit c' que tu mets dedans ?

VÉTO. — Ah putain ! Vous auriez pu quand même mettre un peu de litière ; c'est pas la paille qui manque.
Ah quelle merde ! Elle a la chiasse, cette vache. (*aux autres*) — Tenez la vache, et vous tenez la queue.
Prenez-la mieux, mon vieux.
Elle n'a pas de passage, cette vache. Où vous avez acheté ça ? Je ne peux même pas passer mon bras !
Passez-moi une corde... Allez la chercher dans ma voiture.

PAYSAN 3. — (*sortant et farfouillant derrière.*) — Je ne la trouve pas.

VÉTO. — Sous le siège.

PAYSAN 1. — J'en ai là une qui fera l'affaire.

VÉTO. — Avec ces cordes sales, vous allez lui fourrer des microbes ; après on s'étonne que les vaches fassent des métrites !

PAYSAN 2. — Valait mieux laisser ton gluconate tranquille et penser à tes cordes !

PAYSAN 1. — Allons Marcel, calme-toi ; c'est pas parce que...

VÉTO. — C'est pas joli ; tout est pourri là-dedans !... Je me demande ce qu'il peut bien y avoir... Non de diou !... C'est dégueulasse !

PAYSAN 2. — Pour le prix qu' tu gagnes, t' peux bien t' salir un peu !

VÉTO. — Non de dieu ! Ça fait quatre nuits que je dors pas. Avec cette saloperie, je suis capable d'attraper la crève. La brucellose, vous en avez sans doute jamais entendu parler ? Vous ne savez pas que beaucoup de mes confrères en sont atteints : fièvres périodiques... C'est incurable !

PAYSAN 2. — Tu risques pas d'avorter ! (*A part.*) *Le vrai risque, c'est de nous faire accoucher d'un billet de* 10.000 *pour le déplacement.*

PAYSAN 1. — Eh, Marcel, déconne pas.

VÉTO. — Laissez-moi tranquille, non de dieu ! Laissez-moi travailler, non de dieu ! Tirez sur les cordes. Tirez sur les cordes. Démerdez-vous sinon demain on sera encore là. Je voudrais bien coucher dans mon lit ce soir.

PAYSAN 2. — T'as peur qu'un autre chauffe la place ?

PAYSAN 1. — Merde, Marcel, ça va comme ça ou retourne chez toi.

VÉTO. — Oui, moi je n'ai guère l'habitude d'entendre des choses pareilles. Vous pourriez peut-être avoir un peu plus de respect : Laissez ma femme tranquille ! Tirez dans l'axe, nom de dieu, au lieu de raconter vos conneries de paysans !

PAYSAN 2. — Des paysans qui te font vivre. Quand y aura plus de paysans, y aura plus de véto.

VÉTO. — De toutes façons, c'est vous qui êtes venus me chercher. Et puis bien sûr ! Les paysans vont disparaître, mais des bêtes, il en restera toujours. Je parle des chevaux et autres... des chiens, des oiseaux. Si je voulais, je resterais tous les jours à la maison. Si je viens, c'est pour vous aider. Je fais mon possible pour vous sortir de la merde ! C'est pas ma faute si vous achetez une avorteuse.

PAYSAN 2. — Nous aider, nous aider... tu es charitable ! Mais ça tombe tout de même dans ta poche !

VÉTO. — C'est pas de ma faute si vous êtes nés paysans. Et si vous n'avez pas fait d'études, c'est que vous n'en étiez pas capables, sans doute.

UNE VOIX dans l'assistance. — T'es né vétérinaire, toi ? Ou c'est-y que tes parents avaient assez de millions pour te nourrir ?

VÉTO. — Mais rassurez-vous : comme on dit « y a pas de sots métiers ». C'est vrai, je ne ferais sans doute pas un bon paysan, mais vous ne feriez pas de bons vétérinaires. Qu'est-ce que vous voulez, chacun son métier. Pour le moment, on va faire le veau.

Une femme d'ouvrier vient du village, comme chaque matin, prendre son lait.

⁂

PAYSAN 2. — T'as entendu ce que raconte Jacdalle : on est trop con pour faire des études !

FEMME OUV. — Oui, il a l'air de mauvaise humeur. Tu as dû lui raconter encore des conneries ? Oh, son fiston qui était avec ma fille à l'école n'a pas inventé la poudre. Pourtant, il veut devenir toubib ; avec toutes les leçons particulières qu'on lui paie, il finira bien par y arriver.

PAYSAN 2. — Oui, ils vont lui fourrer ça dans la tête à coups de marteau ou à coups de millions ; il arrivera bien à faire un médecin ; il soignera ceux qui ne sont pas malades et il fera crever ceux qui le sont.

FEMME OUV. — A l'école, la maîtresse l'aimait bien, il décrivait toujours des chasses à courre. Ça plaisait bien. Nous on racontait la vie du village mais ce n'était pas assez pittoresque.

PAYSAN 2. — Et v'là vingt ans, on nous disait : « pas besoin d'instruction pour faire un paysan ». Maintenant faut envoyer les gosses jusqu'à 16 ans ; alors les nôtres, on les fout au rencart, dans les classes pratiques en attendant qu'ils aient 16 ans.

FEMME PAYS. — Comme ça, ça sera toujours ces gens-là qui nous commanderons.

VÉTO. — Alors les femmes, ça papote, et mon eau chaude, vous me l'avez apportée ?

FEMME OUV. — Ça chauffe, ça chauffe. Vous inquiétez pas, ça chauffe bien...

VÉTO. — Alors, on le fait le veau ?
C'est pas comme ça qu'on tire, vous tirez trop haut. Et vous là, vous me gênez ; rangez-vous un peu... Continuez à tirer, la tête se dégage. Dans ces cas là, la bête n'a jamais de passage. Mais quand la tête est passée, ça vient tout seul. Allez. doucement... C'était à prévoir... Il est foutu.
Ah non ! Il a l'air de tenir le coup.
Allez chercher de l'eau. Ramenez-lui les pattes. Frottez-le avec de la paille ; moi je vais lui faire une piqûre.
Les trois paysans sont contents. Tout semble bien se passer.

PAYSAN 2. — Maintenant, à ton tour, va chercher un coup à boire.

Une belle génisse ! Quel dommage si elle était passée de l'autre côté.
Baises-tu une bollée de cidre ?

VÉTO. — S'il est doux, je veux bien.

PAYSAN 2. — C'est du cidre de deux ans. Il n'y a pas besoin d'être instruit pour le boire.

VÉTO. — C'est quand même du bon boulot ; j'ai bien cru que nous allions tout perdre. Après la piqûre, la vache a bien réagi. J'ai vu dans d'autres situations la vache moins bien se comporter !

PAYSAN 2. — Mais bon dieu ! Il est crevé !

VÉTO. — Il y a encore de l'espoir, je vais lui faire une piqûre...

PAYSAN 2. — Il est foutu maintenant ; il a eu sa piqûre !...

VÉTO. — Quand j'ai vu ça !... Que voulez-vous ; fallait s'y attendre. Vous m'auriez prévenu plus tôt, on aurait peut-être sauvé le veau. Pour moi, c'est fini. On a déjà réussi à sauver la vache, mais le veau, il avait tellement fatigué...
Je vais vous laisser des ovules et des produits. Ça fera 15.000 F.

PAYSAN 2. — T'as gagné ta journée ! Matelot.

VÉTO. — Je ferai une analyse pour savoir ce qu'il y a exactement.

PAYSAN 1. — Je ne peux pas vous payer aujourd'hui ; j'ai déjà mis les allocations à payer la vache.

FEMME PAYS. — Les allocations de ce mois-ci et les allocations du mois prochain vu qu'on aura pas le veau à vendre.

VÉTO. — Mais mon brave, j'ai les traites de ma voiture à payer, moi ! C'est mon outil de travail à moi, ma voiture.
Et vous savez, vous avez un retard chez moi de 500 F. Faudra voir à régler ça quand même ; c'est plus possible de travailler dans des conditions pareilles !

PAYSAN 2. — T'as qu'à emmener l' veau pour te payer ! (*lui tendant le veau mort*).

VÉTO. — Ah vous êtes tous les mêmes ! De toutes façons je reviendrai dans 3 jours voir la vache. Faudra lui faire une piqûre.
Les trois paysans restent ensemble.

PAYSAN 1. — Bien sûr ! Il a une voiture à payer. Si au lieu d'une Mercédes, il avait acheté une 2CV, il l'aurait payée en une seule traite.

FEMME OUV. — Ah oui ! Mais y a pas que la voiture à payer. Y a Madame et tout ce qui s'ensuit.

PAYSAN 3. — Qui va s' faire bronzer le cul aux Baléares ?

PAYSAN 2. — C'est pour l'été, ça mon gars ! L'hiver, faut encore un mois pour aller se casser une patte sur deux petites pianches aux sports d'hiver.

PAYSAN 1. — Tout ça c'est pas l' tout. Ça paiera pas la note et ça ramènera pas le veau. Ah ! Bon dieu, 40.000F de foutu et 15.000 pour ce fumier là et puis la vache, elle n'est pas tirée d'affaire. Ce salaud de Picsou qui me l'a fourrée, c'te vache... — (*A sa femme*). Paye un coup, bondiou !

PAYSAN 2. — Bois un coup.
Bon, un aut', c'est pourtant pas le premier, mais que voulez-vous, souvent, ça remonte le moral. Et puis ça me fait chier de travailler une vie entière pour payer mes dettes.

PAYSAN 3. — Te plains pas, ta femme est en bonne santé et t'approches de la retraite. Ta situation n'est peut-être pas rose mais je l'envie quand même. T'as de grandes chances que je vais me retrouver sur la rue ; et je serai pas le premier !

FEMME OUV. — Ah oui, on connaît ça ! C'est comme nous, être ouvrier, c'est pas drôle ! A l'usine, tu n'as pas ton mot à dire, et si tu dis ce que tu penses, t'es licencié. Ça fait deux fois que ça arrive à mon mari ; et après pour retrouver du travail, c'est pas facile. On est marqué à l'encre rouge, sans compter que chaque fois qu'on est licencié, le salaire baisse.

PAYSAN 3. — Mais il a retrouvé du travail à la laiterie et il gagne sa vie et il a son salaire tous les mois.

FEMME OUV. — Son salaire tous les mois ?
Il faut quand même pas oublier tous les frais qu'on a, surtout les frais de transport. Ça nous coûte cher car de plus en plus, l'usine va loin de la maison. Et la maison, il faut payer chaque mois les traites.

FEMME PAYS. — Mais elle est belle ta maison !

FEMME OUV. — Tu peux en parler ! Elle nous bouffe assez d'argent et on a même pas fini de la payer qu'il faut déjà faire des réparations.

FEMME PAYS. — Mais t'as pas grand chose à faire chez toi.

FEMME OUV. — Ah, c'est toujours ce qu'on dit : « elle fait rien parce qu'elle reste chez elle ». Mais ce qu'on ne sait pas c'est que je fais toute ma couture et mes tricots ; et en plus je garde les gosses

des voisins car y a pas de crêche ; et puis ça aide à boucler les fins de mois.

FEMME PAYS. — Oui c'est bien vrai, le travail des femmes n'est jamais reconnu.

FEMME OUV. — Si on était pas là pour faire tous les petits travaux, toujours les mêmes, on pourrait pas vivre. Et pour les choses importantes on nous écoute pas. Dans ma belle maison comme tu disais, je m'y emmerde, je suis toujours seule : le seul loisir que j'ai, c'est la télévision.

PAYSAN 2. — Ah la garce de télévision, c'est fait pour endormir les gens. Pompidou et le dentifrice, et Chaban et sa nouvelle société, les désodorisants et les slips « petits bateaux » et les femmes qu'on ne sait même plus c' que c'est !

FEMME PAYS. — Méfiez-vous donc, les femmes se réveillent !

PAYSAN 3. — Ça vaudrait sûrement bien mieux ; ouvriers et paysans on est tous dans le même pétrin ; si on ne s'entend pas un jour, ça ne s'arrêtera jamais.

Un mois après, le paysan se trouve seul avec sa femme. Il vient de recevoir l'analyse faite par le véto. Comme il le craignait, n'est-ce pas, la vache a la brucellose. De plus, son état ne s'est pas amélioré : elle a séché et puis elle a de l'arthrite. C'est une vache qui est foutue ; elle ne va pas rapporter le tiers de son prix d'achat.

***

PAYSAN 1. — Tiens, voilà le facteur !

FEMME. — Oh. un paquet de lettres tous les jours, des lettres, des lettres... quelle paperasserie ! Tiens, mets celle-ci au feu, c'est de la réclame pour les machines agricoles.

PAYSAN 1. — Et celle-ci, je la mets au feu ?

FEMME. — Attends, regarde au moins ce qu'il y a dedans.

(*La femme du paysan ouvre la lettre pendant qu'il en ouvre d'autres.*)

— Il manque 3.000 F sur le compte, le crédit nous avertit. Comment on va encore se dépatouiller de ça ?

PAYSAN 1. — Pourvu qu'y nous amène pas au tribunal avec ça ! Le voisin y a été au tribunal pour affaire comme ça et il lui manquait 2.000 francs sur son compte !

FEMME. — Et la lettre que t'as, qu'est-ce que c'est ?

PAYSAN 1. — C'est le résultat de l'analyse de la vache, et puis bon dieu, c'est positif. Ça devait bien nous arriver avec tout le reste, nom de dieu !...

FEMME. — Ah ! Ces sacrés marchands de vaches, chaque fois qu'on a affaire à eux, faut que ça amène des emmerdements.

PAYSAN 1. — Et dire qu'il faut passer par eux. On est bon qu'à travailler, travailler, travailler d'un bout de l'année à l'autre. Dans l'état où est la vache, elle vaut pas 50.000 F. Et les autres, va falloir faire des analyses et puis l'étable va être infectée. Ces salauds-là, qu'est-ce qu'y foutent ? Ces marchands, ces véto, y donnent du pain à qui ? Y profitent à qui ? Nom de dieu !

FEMME. — Oui, les grosses voitures, leurs barraques et leurs places à la messe. Y faut être voleur pour vivre comme ça. Va pourtant falloir s'en sortir. Les traites pour le tracteur qui arrivent et le compte qu'il va falloir couvrir !

PAYSAN 1. — Ah oui, ce sacré compte. Ah bon dieu, comment faire ? Comment qu'on va bien goupiller ça ?

FEMME. — Si c'est la brucellose, va falloir encore désinfecter l'étable.

PAYSAN 1. — Comment veux-tu qu'on fasse avec les bâtiments qu'on a ? Bondieu de merde... et le patron ne dépensera pas un rond pour faire un peu de réparations. Ça lui coûterait trop cher. C'est pourtant pas nous qui allons prendre les travaux sur not' dos. Avec un bail de 9 ans et un ours de patron comme on a.

FEMME. — Mais on peut pas rester avec une écurie comme ça ! Faut qu'on trouve une solution. On pourrait p'têt avoir des crédits et on tâcherait de faire les travaux nous-mêmes.

PAYSAN 1. — Ben oui, mais combien y nous faudrait encore ? des millions pour remettre tout ça en état. C'est pas pensable !

FEMME. — Faut pourtant s' lancer ; tout le monde le fait maintenant. Ce serait plus propre pour s'occuper des vaches.

PAYSAN 1. — Ecoute on va aller voir le Génie Rural et le Crédit Agricole, y nous conseilleront bien eux !

Le paysan sort.

⁂

Le Crédit Agricole entre.

C. A. — Bonjour Madame.

FEMME. — *Bonjour*, monsieur Bouftou.
Oh, M. Bouftou est là, dépêche-toi, M. Bouftou est pressé !
Asseyez-vous, monsieur Bouftou.

C. A. — Bonjour Monsieur, ça va ?

PAYSAN 1. — Bonjour Monsieur Bouftou, ça va.

C. A. — Je viens vous voir pour votre compte. Ça ne va pas tellement., comment se fait-il ? Vous ne tenez pas de comptabilité ? Vous avez un découvert de 30 F, c'est pas sérieux ! Vous devriez demander aide au centre de gestion. Faut pas rigoler avec ces choses-là !

FEMME — Ah alors, je comprends rien. C'est un chèque que j'ai fait au pharmacien y à trois ou quatre mois de ça, et il avait pas encore été tiré. Y devait pas avoir besoin d'argent celui-là !

C. A. — Un découvert si léger soit-il, c'est une affaire importante ; vous avez de la chance d'avoir affaire à nous, le Crédit Agricole mutuel.

UNE VOIX (*dans l'assistance.*) — Mutuel ? Mutuel... Mutuel mon cul ! Gros lard !

C. A. — Bien sûr, mutuel. Qui n'a pas 100 ou 200 F de parts sociales au Crédit ?

UNE VOIX. — Ça sert pour les gueuletons de La Baule les jours de congrés.

C. A. — Mais vos représentants syndicaux y étaient et ils en ont profité comme tout le monde.
— (*au paysan*). On est pas obligé de vous prévenir. Et si on appliquait la loi, ce serait le tribunal...

FEMME. — Ce voleur de Picsou, ça doit pas lui arriver souvent à lui. Avec nos sous, son compte doit être bien garni !

C. A. — Oh vous savez, l'argent que M. Picsou place chez nous sert à financer les emprunts des agriculteurs. C'est d'ailleurs un homme très estimé. C'est le premier adjoint de sa commune ; nous avons beaucoup de considérations à son égard ; d'ailleurs M. Guichard vient de lui décerner la médaille du Mérite Agricole !

PAYSAN 1. — Ben oui, mais ça peut arriver à tout le monde ! Puis ces jours-ci on a été emmerdé... Je comptais sur un veau puis la vache a avorté. Maintenant elle est foutue. Le plus grave, c'est que d'après l'analyse, c'est la brucellose.

C. A. — Vous dites : « LA BRUCELLOSE » ? Vous vous rendez-compte ? Il faudra peut-être changer votre troupeau. Et votre étable ? elle est en bon état ?

PAYSAN 1. — Mais non, justement. C'est un bâtiment ancien tout pourri. C'est difficile à refaire.

C. A. — Oui, bon et bien, faut pas rigoler ! Il n'y a qu'une solution possible : un bâtiment neuf. Allez voir en Hollande les étables qu'ils ont, nous avons 20 ans de retard !

PAYSAN 1. — Justement on y pensait, mais ça coûte cher.

FEMME. — Faut pas avoir un compte à découvert pour aller en Hollande !

C. A. — Pour cette étable, on peut voir si on peut vous vous faire un prêt. Vous travaillerez dans de meilleures conditions ; vous aurez davantage de temps libre pour regarder la télé...

FEMME. — Mais on a pas la télé nous, Monsieur Bouftou.

C. A. — Ah bon ! Alors il est temps de vous moderniser.

PAYSAN 1. — Vous parliez tout à l'heure, ben... vous disiez que vous pourriez p'têt nous faire un prêt ?

C. A. — Ah oui, adressez-vous au Génie Rural ; ils vous feront quelque chose de valable et de moderne, et puis vous pourrez toucher des subventions. Vous comprenez ? Maintenant il faut être rentable. Vous n'êtes plus tout seul ; il faut être concurrentiel sur le Marché Commun Européen ! L'agriculture telle que vous la pratiquez, c'est du folklore !

PAYSAN 1. — Ben oui, le Génie Rural. Mais qui c'est qui nous ferait ça ?

C. A. — Il y a des techniciens, ce sont des spécialistes ; ils arrivent tous des grandes écoles d'Angers, de Rennes, de Paris. Bien entendu, oui, il faut être rentable.

FEMME. — Combien vont-ils nous prendre, ces gens-là ? Ça coût' y aussi cher que l' véto ? parce qu'avec les résultats qu'on a !...

PAYSAN 1. — Bon, pour être comme vous dites, qu'est-ce qu'il faut faire ?

C. A. — Il faut se lancer : INVESTISSEZ. Voyez dans le Morbihan, une porcherie de 85.000 porcs qui va se monter. Voyez ce qu'il vous reste à faire !

PAYSAN 1. — Ben oui, c'est d'aller ouvrier ou d'en faire autant !

FEMME. — J'ai bien l'impression qu'ils se foutent de nous. Après 85, il en faudra 100.000 et on nous dira alors qu'il y en a de trop.

— (*A la salle*) : Où vas-tu les mener ?
Qui va profiter de cette modernisation ?
Qui va rembourser les emprunts ?
PAYE, tu verras après !

C. A. — Les cochons pour vous, c'est terminé. Mais une stabulation libre de 40 laitières, ça c'est rentable ! Profitez-en tant que vous pouvez l'amortir. Regardez, en Amérique, ils en sont à 4 ou 500 vaches. Et puis vous n'y échapperez pas.

L'agent foncier arrive : il est propriétatire de la ferme, maire et notaire de la commune. Il entre. Le Crédit Agricole et le propriétaire se serrent chaleureusement la main.

PAYSAN 1. — Bonjour, Monsieur Parasite. Vous tombez bien, comme on avait envie de refaire un peu l'étable, on voulait vous voir.

PROPRIO. — Je viens vous amener la note du fermage. A l'instant, vous venez de dire que vous voulez faire des frais ? Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Je n'en avais même pas entendu parler ! Je ne suis plus le Maître chez Moa ?

PAYSAN 1. — Ben oui, mais on veut s' lancer !

PROPRIO. — Se lancer, bondieu, mais dans quoi ?

PAYSAN 1. — Ben oui, on veut moderniser votre étable ; foutre ces vieilles poutres en l'air.

PROPRIO. — Mes vieilles poutres, mon pauvre malheureux ; n'y touchez pas ! tout le monde en veut, des poutres ! Regardez-moi ces crochets en fer forgé !

PAYSAN 1. — C'est pas du fer forgé ça, c'est une vieille ferraille que mon père avait mis là pour accrocher son vélo !

PROPRIO. — Ne touchez pas à mes poutrelles, ça va prendre de la valeur. D'ailleurs vous n'y connaissez rien ; il va venir des tas de gens pour se reposer. Ils ont besoin de calme ; du calme. Et vous parlez de vous moderniser. Mais vous êtes fou ! C'est du vieux qu'il faut pour les touristes. Justement, je suis là pour affaire. Je voulais vous dire donc que l'année prochaine il faudra plus songer à être là : j'ai trouvé acquéreur à un million l'hectare ; ce n'est même pas la peine de vous aligner, je vendrai mes bâtiments à part.

PAYSAN 1. — Et mon droit de préemption ?

PROPRIO. — Un droit ? Quel droit ? C'est encore le C.D.J.A. qui vous a dit ça ?

PAYSAN 1. — Mais s'il achète la maison, il a peut-être pas besoin des terres ? 22 ha en pente et en terrain mouillé.

PROPRIO. — Mais on fera un lac pour la promenade et la pêche, et on reboisera le reste.

PAYSAN 1. — Et bien, je veux pas le savoir. Je resterai là.

PROPRIO. — Vous ne voulez donc pas que ces gens-là profitent de la pêche et de la chasse ? Sale égoïste !

PAYSAN 1. — J'ai encore 4 ans de bail, qu'est-ce que vous me proposez ?

PROPRIO. — Allez en ville chercher du boulot. Tenez, une usine vient de se monter là. Elle cherche des manœuvres ; et vous habiteriez dans les nouveaux H.L.M. que la direction met à votre disposition.

FEMME. — Faut quitter la ferme, vivre en ville, en H.L.M. et puis quoi encore ? Comptez pas sur moi pour aller dans vos cages à lapins. Vous iriez, vous ?

PROPRIO. — Mais comme dit mon collègue Rabeau. « Je serais ouvrier si je gagnais autant qu'en étant pharmacien. »
Vous qui êtes paysan, vous pouvez bien aller ouvrier, et vous seriez sûr de ne pas gagner moins.

FEMME. — Ouvrier ? On n'a pas appris pour être ouvrier.

PROPRIO. — Faites n'importe quoi, mais vous ne pouvez plus rester là.

C. A. — Et puis d'abord, même si vous restiez là, est-ce que vous êtes rentable ? Regardez combien de litres de lait vous vendez ?

PAYSAN 1. — Je vends 150 litres de lait dans le moment. Je ne suis peut-être pas assez rentable pour vous mais je travaille suffisamment.

C. A. — Vous vous y prenez sûrement mal. D'abord, avez-vous des diplômes ?

FEMME. — Des diplômes ! Depuis quand il faut des diplômes pour être paysan ? Il y a 2 mois vous disiez le contraire. Vous êtes fou ou non ?

PROPRIO. — Est-ce que vous êtes capable de faire un chef d'entreprise ?

PAYSAN 1. — Je ne suis peut-être pas capable de faire un chef d'entreprise, mais ce que je sais, c'est que mon grand-père et mon père ont travaillé pour ta sale gueule et que moi je continue mais ça pourrait changer.

PROPRIO. — Comment ça pourrait changer ? Eh oui, ça va changer, car vous allez foutre le camp.. Ici je suis chez moi. Ça veut parler et ça ne sait même pas faire ses comptes !

C. A. — Eh oui mon vieux, vous êtes dépassé par vos papiers ; et plus ça ira et plus il y en aura. Vous ne pouvez plus apprendre tout ça ! Mais faites donc comme le dit si bien M. Parasite : quittez votre ferme comme l'a fait M. ... Nous on est là pour arranger tout le monde. Mais dans la situation, il vaut mieux prêter pour l'industrie touristique et permettre à tous ces messieurs qui ont soif d'air pur d'acquérir des surfaces de bois où ils pourront pratiquer la chasse, la pêche, l'équitation, vivre quoi. Voyez M. Couéron*, M. Domme*. Avez-vous déjà visité la Bretesche ?

PAYSAN 1. — Qu'est-ce que je ferai là-dedans ? Garde-chasse, bondiou, ou tondeur de pelouse, non de diou !

C. A. — On verra, il faut y aller doucement ; il n'y en aura pas pour tout le monde. Gardez au moins vos sabots, il y en aura sans doute besoin dans les groupes folkloriques.

PROPRIO. — Partez-donc, allez ! ça ira beaucoup mieux. Faites-donc un bon terrassier ; allez ! Travaillez, ça ne vous tuera pas !

FEMME. — Non, on ne partira pas, vous nous prenez pour des chiens. On est là, on y reste. Vous pouvez bien mettre trois cravates en plus, ça ne changera rien à l'affaire ; on reste chez nous. Et vous commencez à nous chauffer les oreilles. Prenez la porte tant qu'il en est encore temps.

PAYSAN 1. — Je m'en va prendre une poutre et vous la foutre sur la gueule. Vous vouliez des poutres ; vous allez en avoir, et avec la féraille, non de dieu !

Le véto et Picsou arrivent ensemble, suivis du Paysan 2.

PAYSAN 1. — Tiens, en voilà encore un autre. Et c'est pas tout, il y a aussi Picsou, non de dieu ! Voilà le voleur ! Tu veux des sous toi aussi ? Ça ne va pas être des sous si ça continue, ça va être des coups de pied au cul !

⁂

Picsou, le véto et le propriétaire se rapprochent.

PICSOU. — Mais il y a du monde ici, c'est peut-être la faillite ? Oh là là, va falloir que je retire mon pognon.

C. A. (*à Picsou*). —Mais j'ai relevé des situations plus graves. Et puis vous me connaissez, je vous en aurais parlé !

VÉTO. — Votre pognon ? Mais quoi, il me faut le mien aussi ; et puis je vois aussi M. Parasite.

PROPRIO. — Mais qu'est-ce que c'est que ça ! Ça fait longtemps que vous devriez être parti. Si j'avais su que vous étiez dans une situation pareille ? Et vous parliez encore de faire des prêts. Mais c'est absolument impensable ; c'est du gaspillage de prêter de l'argent à ces petits paysans.

FEMME. — Foutez-le-camp, bande de voleurs !

C. A. — (*qui les mouille*). — Bon, moi j' m'en vais étant donné que je n'ai plus grand'chose à faire ici. (*il se taille en douce*).

PICSOU. — Moi j'emmène les vaches ; c'est mon métier. je n'aurai pas tout perdu.

VÉTO. — Eh cher ami, toutes les vaches ? toutes les vaches ? Vous allez au moins m'en laisser une ? Et mes soins, qui c'est qui va les payer ?

PAYSAN 1. — Fermez vos gueules, ces vaches sont à moi ; de plus, je ne vous dois pas un million.

PICSOU. — Cher ami, cher ami ; je ne suis pas votre ami ; c'est un collègue ça, je lui vends les vaches ; je vais bien les lui vendre ; c'est mon métier de rendre service aux gens.

* Député U.D.R.
* Voir chanson « les nouveaux colons. ».

VÉTO. — Vous allez vendre ses vaches et garder tout l'argent. Je vous connais !

PICSOU. — Qui c'est qui se crève le cul à trimbaler les vaches ?

VÉTO. — Qui c'est qui les soigne ? Monsieur.

PICSOU. — Les soigner ? Les faire crever, oui, espèce de voleur ! C'est des gens comme ça qui tuent les paysans.

VÉTO. — Et vous Monsieur, vous ne les volez pas les paysans ?

PICSOU. — Moi ? Non !

Cris dans l'assistance : « Menteur », « T'as gagné 30.000 F sur une bête en la vendant à un gars de la même commune ! »

PICSOU. — Quoi, quoi, je suis un voleur ? (*se tournant vers l'assistance.*) Je suis un voleur, moi ?

L'assistance réagit : « Ouais, t'es un voleur ! etc., etc.

PICSOU. — (*à l'assitance*). — Je ne vous prend pas 20.000 F à chaque visite, de toute façon. Je suis moins voleur que le véto en tous cas. Avec quoi avez-vous acheté votre Mercédes et votre villa à Escoublac ? (*continuant à s'adresser au véto*). — Et Nicole qu'est avec Parasite maintenant ? Qui c'est qui lui a payé son manteau ?

VÉTO. — Ne parlons plus du passé. Parlons plutôt de ces terres que vous avez acheté sur toutes les communes aux alentours.

PROPRIO. — (*au paysan*). Votre compte est bon ; vous allez partir et on va s'arranger de tout ça. Surtout, ne touchez à rien. Surtout, pas à mes poutres. Ah, mes poutres !

Des voix dans l'assistance : « Alfred, on va pas te laisser tomber ! » « On peut bien les vider, si tu veux ! »

Arrivent des paysans qui commencent à pousser Picsou, véto et proprio. Picsou s'agite et menace du baton les paysans qui s'approchent.

PROPRIO. — Ça ne se passera pas comme ça. Il y a des C.R.S.

PICSOU. — (*poussant sa crise*). Bande de communistes ! Vous pourriez avoir du respect, je suis médaillé ; il montre sa médaille. On lui arrache). Tout ce qu'y vous faut, c'est une bonne guerre. Ça vous ferait les pieds, Sacré saloperie de communistes !

Les cris et les injures continuent dans l'assistance. Ils finissent par se faire vider.

Les paysans entonnent « Paysans en lutte ».

La Vacherie

chansons

LES NOUVEAUX COLONS

I - Puisqu'aujourd'hui on peut tout posséder moyennant qu'on ait de l'argent — A
Une ferme comme c'est agréable — B
Avec du granit et des grands arbres
Propriété privée, défense d'entrer — C
Paysans, laissez passer. Rangez-vous sur l'bas côté — D
Paysans foutez l'camp, allez donc ouvrier — E

REFRAIN

Douéron, Gaumé, Chaconelli, Sarrier
Nouveaux seigneurs
Nouveaux colons
On n'a pas peur de vos millions

II - Bienvenue à vous, gens de bien — A
Je suis l'notaire de la commune
Place au tourisme dans les campagnes — B
Le conseil municipal n'y voit pas d'inconvénient
Il se fout pas mal des paysans — C
En avant les clôtures en ciment — D
Golf de la bretesche
Country-Club — E
Entrez Messieurs-Dames, entrez — A
Entrez Monsieur le ministre, entrez Messieurs les congressistes
C'est cher ici, mais ce sont les paysans qui payent — B
Et qu'avez-vous à rouspéter — C
J'exploite pour mes loisirs et pour raison de santé — D
Paysan tu n'as rien à dire — E
Va donc travailler

(Refrain)

III - Pourtant qu'est ce qu'on a transpiré — A
Sur cette terre où l'on vivait
C'est pas pour rire qu'on la labourait — B
Mais pour gagner not'croute et élever les gosses
T'a pas un peu honte, Chaconelli — C
T'a pas un peu peur aussi — D
Non mais c'est vrai — E
T'es bien avec les gendarmes
Et t'as toujours ta carabine à lunette — A
Pour un bon tireur comme toi — B
Qu'est ce qu'un paysan à 1000 mètres

(Refrain)

IV - Nous prenez-vous pour des lopettes — A
Et d'éternels mendiants à grapiller les miettes
Crois-tu, Douéron, que nous irons lécher tes bottes — B
Nous ne pousserons point ta tondeuse à gazon
Nous ne serons point préposés au crottin — A
Que lacherons tes chevaux en amaigrissant les femmes de véto
Nous ne serons pas tes larbins — B
Bien encadrés, castrés, apprivoisés — C
Sous l'oeil du petit mec payé pour moucharder — D

(Refrain)

V - Ne rêvez pas de vous prélasser sur not'gagne pain — A
En toute tranquillité
Il sommeille un rebelle — B
Sous le chapeau du vieux paysan lassé
Il ne vous défie pas encore — A
Mais rit doucement de vos emmerdements
Vous foutez pas de la gueule des gars des chantiers — B
Un travailleur apprécie très bien la fraicheur des sous-bois — C
Et bien mieux encore après 50 heures sur la chaine — D

Sarrier, tu n'garderas pas 700 hectares de bois rien qu'à toi
Des coups à passer pour un vieux maniaque — A
Mais nous nous battrons, paysans-ouvriers — B
La forêt reviendra un jour à la communauté
Engraissez donc, pâles colons — C
Prenez donc du ventre — D
Vendez la terre un million l'hectare
Alors monte la colère
Nous voilà, Fellagha — E
Y a pas de honte à ça
Que veux-tu, Douéron, on n'a pas le choix.

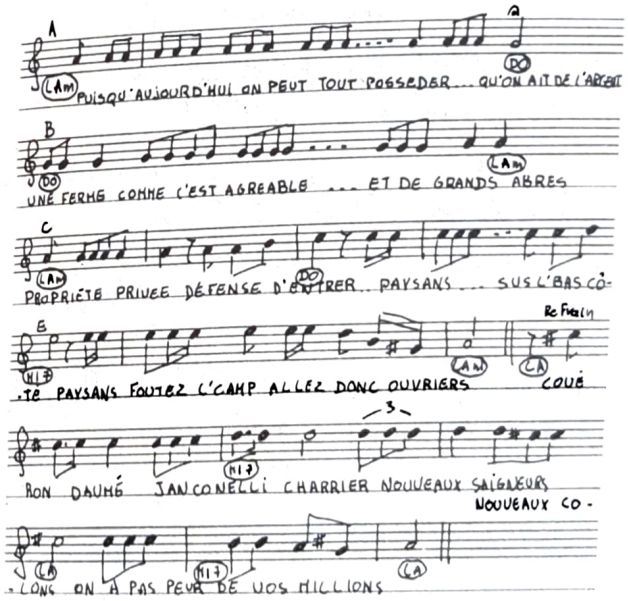
(Refrain)

VI - Vot'justice a inculpé Gourmelon — A
Elle a jeté 3 paysans en prison
Vient d'condamner 5 camarades du Finistère — B
Tout simplement parce qu'ils ne voulaient pas s'taire
Taisez-vous étudiants, taisez-vous ouvriers — C
Qu'j'en prenne un en flagrant délit d'imaginer — D
Et je l'envoie rejoindre ses collègues à la Santé — E
Douéron, Gaumé, Chaconelli, Sarrier — A
Vous faites confiance aux CRS, aux mercenaires
Pour défendre vot'bonheur de gros billets — B

Au Tchad vous rassasier de femmes, d'enfants
De pères, la belle armée française !
Faites donner la répression — C
Sale nègre, sale breton — D
Plieront-ils ces fantômes — E
A croire que ce sont des hommes.

(Refrain doublé et terminé par "prisons" au lieu de "millions")

Paroles d'un paysan de la région Blain-Redon
musique d'evgen kirjuhel
Janvier 1971.



LA CHANSON DES MENAGERES

I - Elles font des sacrifices pour élever leurs gosses
Elles vont faire des ménages pour boucler leur budget
Chez les femmes de riches qui n'savent faire que la noce
Pendant qu'l'esclave travaille, la dame s'fait une beauté
Les ménagères lésées par les allocations
En guise de vacances restent dans leur foyer
Alors que les bourgeoises sur les plages privées
Et dans les boites de nuit lapident notre pognon.

REFRAIN

La femme du peuple est révoltée
Exploiteurs qui attisez sa haine
Vous pouvez remballer vos chaînes
Dans la rue on la r'verra se battre.

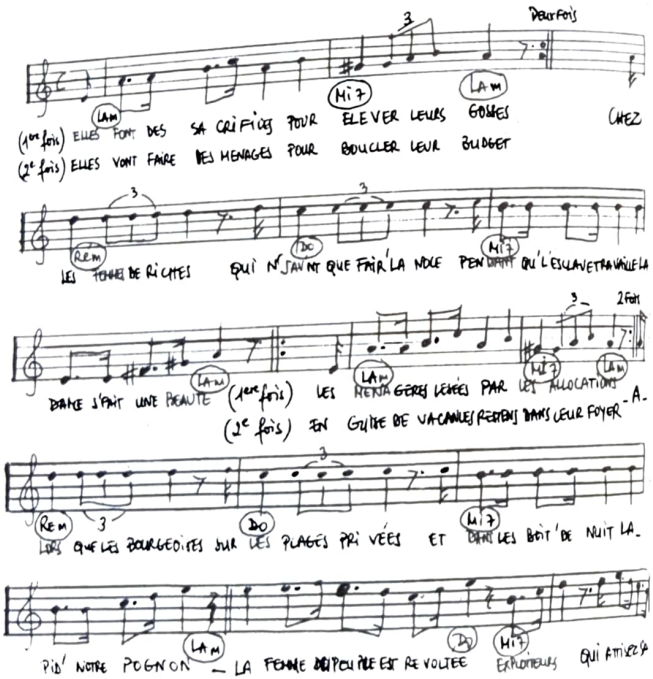
II - Sur le travail d'la femme le patron s'enrichit
Il la vole deux fois plus qu'il ne vole l'ouvrier
Elle rentre à la maison faire encore une journée
Pour joindre les deux bouts elle donne toute sa vie
Mais vous qui augmentez les prix et les cadences
Et qui ne lui laissez ni repos ni vacances
Ne croyez pas qu'la femme se laissera écraser
Contre les profiteurs, elle veut sa liberté

(Refrain)

III - Toutes les ménagères ont assez des promesses
De la vie qui augmente, elles doivent tout accepter
Quand ce n'est pas le gaz, c'est l'électricité
On les prive de tout pour que les gros s'engraissent
Bougeois méfiez-vous de la femme en colère
Lassée d'payer la note et d'trimer sans arrêt
Les charges toujours plus lourdes ne lui laissent plus de paix
A cause de ce régime elle vous déclare la guerre

(Refrain)

Texte de 2 femmes
d'ouvriers de Saint
Nazaire. été 1970
musique de kirjuhel



LES VEPRES

Ils nous ont couté trop cher (bis)
Il faut les supprimer
tous ces petits paysans
Pas rentables (bis)

Il faut les dominer (bis)

C'est à vot'tour Monsieur Cointat
De le faire gentiment
Faites bien la mine d'aider les paysans

Il faut les dominer

A mais c'est qu'ils commencent à s'méfier
De nos entourloupettes
Calmez-les, rassurez-les (bis)
Bloquez le Crédit Agricole

Il faut les dominer

A quelle école (bis)
Ont-ils appris qu'il fallait s'entendre
Avec les gars des Batignolles
Et les ouvriers
de chez Sambron
Qu'on repère ces têtes dures
Qu'on leur mène la vie dure

Il faut les dominer

Il manquait plus qu'ça
Qu'ils s'entendent ast'leur avec les ouvriers
Qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont exploités
Qu'ils ne sont plus leurs p'tits patrons

Il faut les dominer

Mais comment qu'ça se fait
Comment qu'ça se fait
Y a des jeunes qui restent encore à la terre
Alors que moi j'en ai besoin pour faire des résidences
Secondaires

Il faut les dominer

Mais y a plus moyen de s'en sortir
Ça pète de partout, ça manifeste (bis)
Faudra en envoyer le plus possible
Se faire descendre au Tchad

Il faut les dominer

Y a des crèves de faim là-bas
Qui commencent à se révolter (bis)
On foutra devant les jeunes paysans
Les étudiants, les ouvriers
Donnez-nous leurs noms, vous serez récompensés

Il faut les dominer

Pour les rescapés à leur arrivée
Pour qu'ils gardent le goût de la patrie
On formera des sections d'anciens du Tchad
Ils sont assez cons pour marcher

Il faut les dominer.

Un paysan de Blain-Redon
sur l'air des Vèpres.

LE PAYSAN

REFRAIN

Tant va la cruche à l'eau
Qu'à la fin elle se casse
Tant souffre l'homme en sabot
Qu'à la fin il se lasse

I- Courbé sur ta besogne
La peine à fleur de peau
Tu viens du fond des âges
Avec ta charrue et ta faux
Il y a des oiseaux qui chantent
Dans l'écaille de tes mains
Il y a des rêves qui te hantent
De mort, de femmes, et de demain.

(Refrain)

II - La campagne déroule les plis
De ses chemins bourbeux
Le vent souffle et gémit
La mémoire sombre dans l'oubli
Jadis avec ton cheval
Aujourd'hui avec ton tracteur
Tu vas le regard muré
Sur un désir inexploré.

(Refrain)

III - Depuis des siècles tu dois trimer
C'est toujours la même chanson
Un paysan c'est tout juste bon
A produire et à travailler
Au creux de terre qui t'a vu naître
Tu portes en toi de graves blessures
Le fer rouge des agenouillements
La vieille veste de servitudes.

(Refrain)

IV - Du travail toute la semaine
Pour survivre ou pour rembourser
De ton champ t'oses pas lever l'nez
De peur d'être traité de fainéant
Mais seras-tu récompensé ?
Et la vie l'auras-tu connue ?
Qui est-ce qui va te rembourser
La jeunesse que tu as perdue.

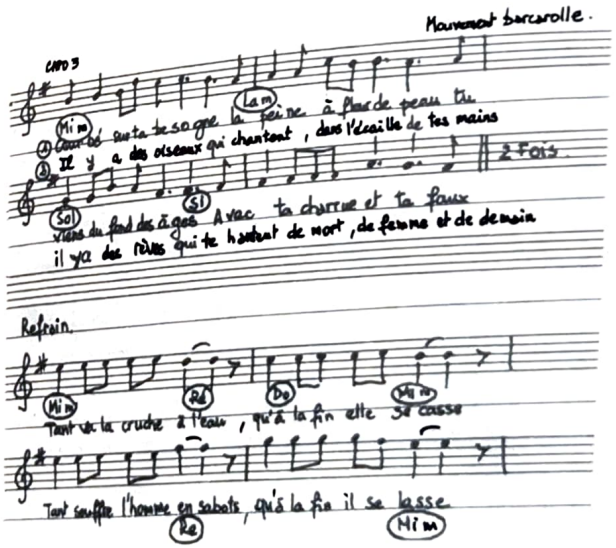
(Refrain)

V - Tu es celui qu'on a forcé
A dire notr'maître et notr'curé
Mais pour toi qu'on nomme un couillé
Les temps sont en train de changer
Tes mains qui retournent la terre
Sont capables de la sculpter
Ta voix qui sonne sur les prés
Est bien capable de chanter.

REFRAIN

Tant souffre l'homme ns sabots
Qu'à la fin il se fâche
Et vous les nouveaux seigneurs
Mettez bas le chapeau
Voici les paysans qui passent

Paroles et musique
d'evgen kirjuhel



JE SUIS CHRETIEN ET CUMULARD...

REFRAIN

Je suis chrétien et cumulard
J'm'appelle Ouin-Ouin
A moi tout ça
Mes champs d'maïs et mes pies-noires
Je suis chrétien et cumulard

I - Je suis chrétien, j'ai cent hectares
Bientôt cent vaches, deux ouvriers,
Et tous ces biens, ce s'ra ma gloire,
Mon espérance d'être respecté

(Refrain)

II - Je suis chrétien et de bonne foi
Mais nous n'sommes plus au temps de Jésus
Pas perdre de temps comme autrefois
Vos p'tits soucis n'me regardent plus.

(Refrain)

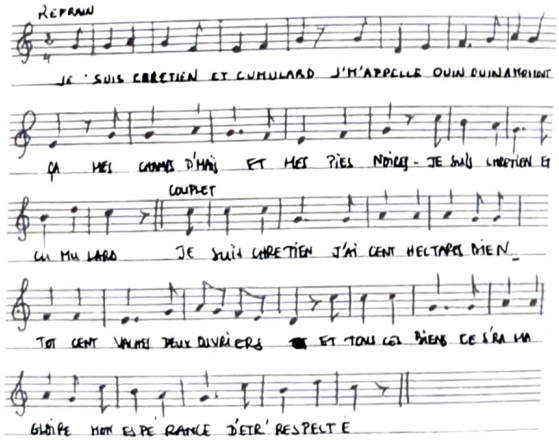
III - Je suis Chrétien, je suis rentable
Vous les voisins, vous crèverez
Mais comme je suis très charitable
J'vous emploierai et vous bosserez.

(Refrain)

IV - Je suis chrétien, je suis couvert
C'est la moins chère des assurances
Quelques centimes, quelques prières
Je suis tranquille, je suis couvert

(Refrain)

texte de 4 paysans de Blain/Redon
avril 1971
musique du cantique "Je suis chrétien, je suis chrétien".



J'AVIONS REÇU COMMANDEMENT...

I - J'avions reçu commandement
De partir de ma ferme
Je me soucions ben pourtant
D'abandonner not'terre
Pourtant l'a ben fallu)
J'ai laisseu mes vaches et suis venu) bis

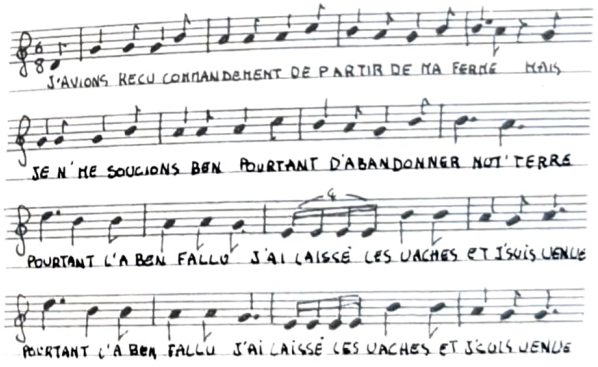
II - Y m'ont donné tout un dossier
Rempli d'un tas de questions
Afin de pouvoir me conseilleu
Dans mon changement de direction
Mais pourquoi nom de bleu)
C'est pas moi qu'a v'lu m'en alleu) bis

III - Quand y m'ont vu mal décideu
Et regardant noir l'affére
Y s'ont dit c'est un déphaseu
Ceux là, ben qu'y s'démerdent
M'ont trouvé bon à ren)
Même pas pour faire un technicien) bis

IV - Ceux qu'avions voulu me développeu
Ne pouvaient ren y faire
Puisque n'voulions point m'prostitueu
Pour servir leurs affléres
Pourtant l'a ben fallu)
Pour se nourrir on s'prostitue) bis

V - On se vend de toute façon
Mais faut faire attention
Il existe plusieurs échelons
A not'participation
Le tout c'est de vivre heureux)
En les emmerdant du mieux qu'on peut) bis

texte d'une ouvrière de Paris, fille d'une famille paysanne. Juin 1971.
musique de la chanson populaire "j'avions reçu commandement de partir pour la guerre.)



LA GREVE DES BATIGNOLLES - NANTES

Baudonnat-le-patron, t'a beau faire des face à face
écrire des lettres particulières
Tu n'convaincras pas tes ouvriers
Ni ceux d'Ferrodo, d'Fougères, ni les gueules noires
de Faulquemont
Qu' c'est pas bien les séquestrations

Batignolles vaincra
Et vive la grève
Batignolles vaincra
Batignolles ça restera
Entrer dans tes appartements
Faire du feu avec tes arbustes
Et barrer ta route de Paris
Ou virer tes chefs et tes jaunes
Mollarder dans la gueule de ton ingénieur
Ou vider des pots d'pisse sur tes carpettes
Ca M. Baudonnat
Vous n'aimez peut-être pas ça ?
Mais crois-tu qu'ça nous fait plaisir
Les millions de Schneider, de Creusot-Loire
Alors qu'on a du mal à vivre
Et qu'y a pas d'argent pour les gosses
Et ça tu vois Baudonnat, c'est sûr qu'on n'aime pas ça.
Batignolles vaincra
Et vive la grève
Batignolles vaincra
Batignolles ça restera

Il y en sûrement quelques uns
Avec qui tu pourrais tranquillement discuter
Mais il y a les autres lancés dans l'combat
ouvrier
Il y a les paysans qui apportent du ravitaillement

Les femmes aussi sont de la partie
Prennent en mains la distribution d'vivres
Et ça Monsieur Baudonnat
Vous n'aimez peut-être pas ça ?
Mais crois-tu qu'ça nous fait plaisir
D'bosser toute la semaine pour que dalle
alors qu'un cadre gagne dix fois plus
De voir les jeunes faire 18 heures si on
compte les cours du soir
D'savoir que dans la métallurgie Nantaise
les Batignolles c'est l'moins payé
Y'a pas deux gars qu'ont la même paye
Et ça tu vois Baudonnat c'est sûr qu'on n'aime
pas ça.

Batignolles vaincra
Et vive la grève
Batignolles vaincra
Batignolles ça restera

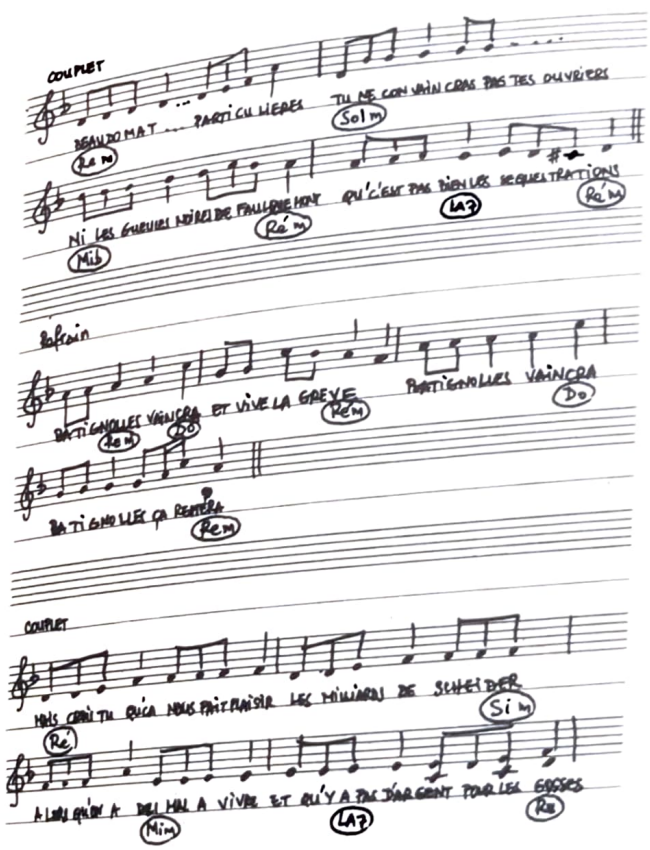
Alors faire la grande lessive des bureaux
Et y barrer tous les carreaux
Les machines à écrire, le téléphone
Ca monsieur Baudonnnat, vous n'aimez peut-
être pas ça
Mais les ouvriers ne supportent plus
Les semaines de 45 heures
Les chronos qui leur sucent le sang
Les mains coupées sur les machines
Ne supportent plus d'être méprisés
D'manquer de culture et d'instruction
Alors se sont mis à crier

Alors se sont mis à chanter
Souviens-toi de Sud-Aviation
Car tu vois Baudonnat-le-patron
Comme ton système est tout pourri
Ca n'ira plus bien loin comme ça
Tu peux bien faire des face à face, écrire
des lettres particulières

Tu n'convaincras pas tes ouvriers
Ni ceux d'Ferrodo, d'Fougères, ni les gueules
noires de Faulquemont
Qu'c'est pas bien les séquestrations

Batignolles vaincra
Et vive la grève
Batignolles vaincra
Batignolles ça restera.

Paroles et musique
d'evgen kirjuhel.
avril 1971.



LA GREVE DE PONTCHATEAU

REFRAIN

Aux usines de Pontchâteau
Le directeur M. Sambron
Il considère ses ouvriers
Comme une bande de moutons
Mais les moutons devenus loups
Le patron a courru s'cacher
C'est-y qu'les temps auraient changé) bis
Ca ferait plaisir, nom de Diou)

I - Puisqu'ils travaillent pour les patrons
Y'avait même pas à discuter
15 % il leur a enlevé
Ils ont baissé la production
Ils ont refusé de pointer.

II - Il a été tellement surpris
M Sambron qu'il a lockouté
Ses ouvriers ont riposté
Devant l'usine sont v'nus camper
Les camions n'pouvaient plus entrer

III - Il est tellement malin Sambron
Traine ses ouvriers devant le juge
Qui se déclare incompétent
Et c'est Sambron qui doit payer
A la joie d'la population

(Refrain)

IV - Qui est tombé le cul par terre
C'est aussi M. Sambron père
L'ancien patron incontesté
Le sénateur et conseiller
Et de plus Maire de Pontchâteau

V - Faut dire que la fortune du père
On n'sait pas très bien d'où elle vient
Peut-être pendant la der des der
Certains obus pour les Allemands
Ne lui ont pas fait perdre d'argent

VI - Les gars bloquent les expéditions
Ca fait vraiment mal au patron
Qui leur dit en catimini
Mettez plutôt l'feu à l'usine
Que de bloquer les livraisons.

(Refrain)

VII - Après 6semaines de loqoute
On rentre mais c'est pour se mettre en grève
Et tout le monde est bien content
D'avoir du temps pour discuter
Pour apprendre la liberté

VIII - Alors que le travail reprenne
Que le patron n'lâche pas grand'chose
C'est embêtant mais ce qui compte
C'est qu'les rapports sont différents
Ca n'sera plus jamais comme avant

IX - De Saint Nazaire et puis de Nantes
On vient voir les gars d'ches Sambron
Pour qui c'est la première grève
Des paysans de la région
Apportent des légumes et du lait

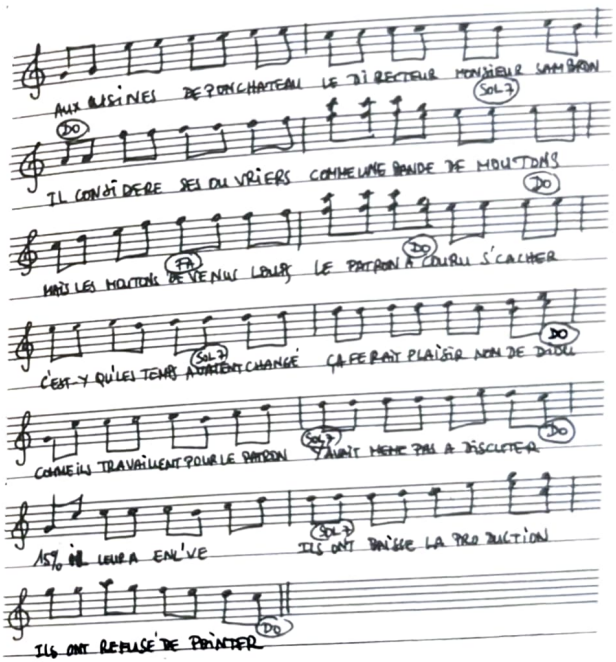
(Refrain)

X -Même un dimanche après midi
Il y eut une fête populaire
Les paysans viennent jouer une pièce
Des chanteurs chanter leurs chansons
Et les enfants font une fanfare

XI - Et n'en déplaise aux rigoristes
Quand on boit le coup tous ensemble
Quand l'ouvrier prend la guitare
Quand la fête entre dans l'usine
Ca au moins c'est pas du bidon.

(Refrain)

Paroles et musique
de Kirjuhel
Avril 1971



LA CHANSON DES BORDS DE L'ERDRE

I - Des plateaux du Louroux à la ville de Nantes
Fleurissent un peu partout sur les bords de l'Erdre
Poteaux et barricades, barbelés et chicanes
C'est le repaire des riches, seigneurs de la finance
Propriétaires fonciers, Comte de Savelli :
Maitre-escrocs en affaires, médecins ou avocats

REFRAIN
L'Erdre arrose des terres volées
Volées au peuple qui travaille
Lura lura lura lon lère
Lura lura lura lon la
Mais craque le mur de la honte
Les bords de l'Erdre sont à tout le monde
Lura lura lura lon lère
Lura lura lura lon la

II - Voyez les culs dorés vautrés sur sable fin
Voyez les s'étaler de l'Erdre à la Bretesche
Parasites de la Baule, ruffians de Pouligen
Floralies cent millions et même bien davantage
Ca profite aux Drouin, ça profite aux Laporte
Et ça fait taire le peuple en lui parlant de fleurs

(Refrain)

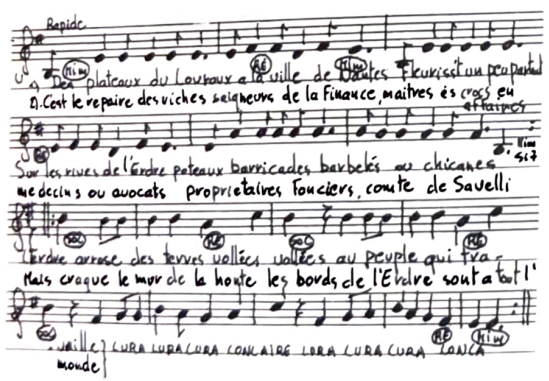
III - Toi l'ouvrière traquée au fond des HLM
Toi l'émigré parqué dans de sales bidonvilles
Toi l'paysan chassé de la terre des anciens
Vivant de pauvre vie en barraques de misère
Admire la villa qui vaut deux cents millions
C'est celle de Bonnet, pépiniériste à Nantes

(Refrain)

IV - Pour les serfs les bouseux mille ans de privilèges
Se dressent devant eux, mille ans de vexations
Et mille de parole qu'on leur a refusée
Eux qui sont exilés des bonheurs de la terre
Aux barbelés de l'Erdre monte leur cri de colère
Aux barbelés de l'Erdre volée par les seigneurs

(Refrain)

Paroles et musique de kirjuhel
Juin 1971.



ÇA S'APPELLE PAS DE LA VIOLENCE, ÇA ?

I - Quand tout semble se dérober à nos mains
Que la musique ahurissante du progrès
Nous fait oublier de quoi le bonheur est fait
Et ignorer la rosée du matin

Quand nous ne sommes plus qu'épaves ballotées
Suivant, froides, le courant des années
Dressées à souffrir en paix, dignement
La misère, le mépris, la malchance

REFRAIN
Ca s'appelle pas de la violence, ça ?
Mais que voulez-vous c'est la vie
On n'est pas fait pour vivre comme ça !
Ce sont des gosses qui me l'ont dit.

II - Quand on est déjà vieux à 18 ans
Sans passion au seuil d'une vie de boulot
Devant la logique impitoyable du rendement
Et ce qu'on imagine de mieux est hors la loi
Quand nous sentons disparaitre nos mains
Propriété des autres, matériel humain
Que nous ne sommes plus bons qu'à produire
Qu'à consommer avant de mourir

III - Quand vient au monde un petit bonhomme
Fleurissant la famille d'une ferme bretonne
Sera pas paysan, en est dégouté
Sera pas ouvrier, veut la sécurité
Sera CRS, cognera sur son père
Surveillera au maintien de la misère
Chien de garde des privilèges des tyrans
Qu'ont fait de lui le bourreau de ses parents.

IV - Quand rien de tout cela n'arrive par hasard
Mais est le fait de quelques milliers d'hommes d'argent
Roi des tribunaux, de la télé, d' "Ouest France"
De la maffia qu'est au gouvernement

Quand nous acceptons cette situation
Nous portons l'arme de notre destruction
Et sans inquiétude les princes règlent entr'eux
Notre triste sort qu'ils n'accepteraient pour eux.

V - Il y a dans les mains des gens qui travaillent
Ce qu'il faut pour être heureux dans ce pays
L'imagination prisonnière des lois
En fera des choses quand elle sera libre
Il y a nos chansons qui ont des racines.

Un paysan de Blain/Redon.
texte parlé, accompagnement
libre.
Juin 1971.

NOM DE GOUE D'BON GOUE

I - Chez nous avions dans le grand Braille
Le gars Alfred avec sa femme
Qui s'demandaient bien comment s'en tirer
Nom de Goué, d'bon goué
Ben mon vieux Alfred
Tu n'sais pas ce qui t'pendouille au nez

II - Tien v'là Picsou le margoulin
Fais ben gaffe Alfred, tu vas t'faire baiser
Des entourloupettes et des simagrées
Nom de Goué d'bon Goué
Ben mon vieux Alfred
Fallait voir comme il t'a ben joué.

III - Ç'tait au saille (soir) d'une longue journée
V'là c'te vache qui veut point vêler
Des vaisins (voisins) y'a Bernard qu'a sa bourrée
Nom de Goué d'bon goué
Ben mon vieux Alfred
V'là qui n'va rien arranger

IV - A ben quand même v'là l'véto
Avec ses seringues et ses grands mots
J'vous avais prévenus, il fallait m'prévenir
Nom de Goué d'bon Goué
Ben mon vieux Alfred
Combien 'cor qu'çà va t'coûter

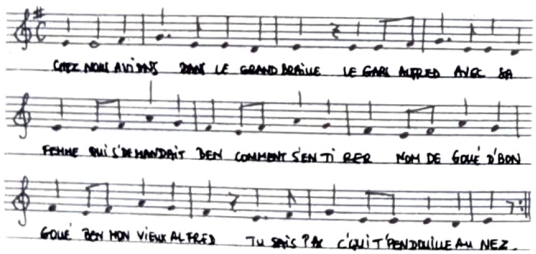
V - Comme tous les jours à la ferme d'Alfred
Une femme d'ouveurier vient chercher son lait
Et chez ieux non plus la vie n'est pas gaie
Nom de Goué d'bon Goué
Ben mon vieux Alfred
Qui qu't'en dis des ouveuriers ?

VI - Ben mon vieux Alfred, y faut pas pleurer
Ya l'crédit agricole qu'est là pour t'aider
Si t'reste plus grand chose, y va tout te bouffer
Nom de Goué d'bon Goué
Ben mon vieux Alfred
Qué qu't'attends pour te lancer ?

VII - Y manquait plus qu'çà, v'là M'sieur Parasite
Si qu'y passe par là, c'est pour encaisser
Et ce gros notable faut bien l'engraisser
Nom de Goué d'bon Goué
Ben mon vieux Alfred
T'as pas 'cor fini d'en suer.

VIII - Chez nous avions dans le Grand Braille
Le gars Alfred avec sa femme
Qui s'demandaient ben comment s'en tirer
Nom de Goué d'bon Goué
Ben mon vieux Alfred
Ça pourrait ben te monter au nez

Texte fait par 2 paysans de Blain/Redon
Juin 1971
sur la musique d'une vieille chanson populaire du Morbihan.



Promo Service

Prix 4 F